

Séance du 11 mai 2009

## A São Paulo, une dynastie hors du commun : la famille Prado

par Françoise MOURGUE-MOLINES

Dans l'histoire politique, économique, d'un pays, une famille, partie de peu, se fait une place "au soleil", par son intelligence, son travail, son esprit d'entreprise. Les noms de certaines dynasties aux Etats-Unis sont bien connus. D'autres pays ont eu les leurs, et ce fut le cas au Brésil pour la famille Prado. Sa renommée est parvenue aux Universités américaines s'intéressant à l'Amérique latine. En 1974, Darrell E. Levi, étudiant à l'Université de Yale y a soutenu une thèse après un séjour à São Paulo grâce à une bourse, sous le titre : *The Prados of São Paulo. An Elite Brazilian Family in a Changing Society, 1840-1930.*<sup>(1)</sup>

Cette étude s'arrête en 1930, mais, depuis, un descendant de la famille, Caio Prado Junior, a joué un rôle important : héritier d'une dynastie au sommet de l'économie du pays, il a été le chantre de la politique d'extrême gauche. Sa pensée a fait l'objet de maintes publications.

Aujourd'hui (qui s'en étonnera ?) on peut trouver sur Internet la généalogie complète de la famille Prado, la biographie des principaux membres ayant joué un rôle au Brésil, et le site abondant de Caio Junior.

A l'aide de ces sources diverses, je souhaiterais vous faire connaître cette famille "hors du commun".

Son histoire commence au début du XVIII<sup>e</sup> siècle, le Brésil est depuis 200 ans colonie portugaise, gouvernée par un vice-roi. Il est divisé en 14 "capitaineries" (provinces). Les indiens autochtones ont été repoussés vers l'Ouest, la côte atlantique et son arrière-pays sont habités par la population blanche immigrée du Portugal et les esclaves africains amenés comme main d'œuvre, les premiers en 1538.

**Antonio Da Silva Prado** arrive du Portugal à l'âge d'environ 25 ans, vers 1705, débarque dans le petit port de Santos. Il gravit, à pied ou à dos de mulet le chemin escarpé qui conduit à 70 km de là, avec 800 mètres de dénivellation, à São Paulo, ville de 18.000 habitants, qui deviendra en 1809 capitale de la province du même nom. Il ne s'y arrête que le temps d'obtenir l'autorisation de créer une exploitation agricole sur le vaste plateau qui s'étend au nord de la ville. Il s'installe aux environs de Jundiá, se fait apprécier des propriétaires voisins et épouse la fille de l'un d'eux.

A sa mort, en 1737, il laisse un petit capital à ses enfants. A chaque génération il y aura de nombreux enfants, nous ne parlerons que de la branche qui a joué un rôle important, c'est celle qui conduit, en droite ligne à travers sept générations à Caio Prado Junior.

**Martinho** (1722-1770), fils d'Antonio, tout en gérant la propriété où sont cultivés coton et sucre, est juge et "capitao-mor" à Jundiá. Son fils aîné, **Antonio 2**, ajoute à l'héritage de son père, un élevage de 600 animaux. Il meurt jeune en 1793,

laissant trois enfants dont l'aîné n'a que 5 ans. Un de ses frères devrait devenir tuteur de ses neveux, administrer leurs biens, ainsi que ceux de leur mère, les femmes étant juridiquement "incapables". Or, la jeune veuve, elle a 25 ans, **Anna Vicenza**, réclame la tutelle des enfants ainsi que le droit de gérer leur fortune et la sienne propre, cinq maisons à São Paulo dont elle a hérité. Cette demande incroyable est refusée par le juge, elle fait appel auprès du vice-roi qui confirme le refus. Elle écrit alors à Lisbonne à la reine Maria Ire laquelle accède à sa requête.

Pendant sept ans, Ana Vicenza se montre gestionnaire avisée. Mais les propriétaires des alentours redoutent que ce cas exceptionnel ne devienne un précédent ; les relations avec eux sont désagréables. Anna Vicenza trouve une solution : en 1800, elle épouse son beau-frère, **Eleuterio**, qui devient co-tuteur des enfants, co-gestionnaire de la fortune propre de sa femme, tout en lui laissant les pleins pouvoirs. Lui-même est capitao-mor à Jundiai, possède une propriété avec 50 esclaves (c'est la 3<sup>ème</sup> plus forte possession de la province).

De ce second mariage naissent cinq enfants, ce qui fait huit en tout, le plus jeune a 22 ans de moins que l'aîné.

Cet aîné, **Antonio 3** (1788-1875) est très tôt mis dans la vie active par sa mère et son oncle-beau-père. En 1805, à 17 ans, il conduit un troupeau de mules, par voie de terre, jusqu'à Bahia (1.950 km) où il trouve du travail et ne revient qu'en 1816, devient planteur de sucre ainsi que collecteur d'impôt et, il faut bien le dire, marchand d'esclaves. En 1819 il en ramène 60 de Rio qu'il revend à ses voisins.

Entre temps, en Europe, en 1807, le Portugal refuse d'exercer le Blocus continental à l'encontre de l'Angleterre. Pour l'y contraindre, Napoléon fait envahir le pays. La famille royale s'enfuit, suivie par 15.000 portugais, s'installe à Rio, capitale depuis 1763. La coupure avec la mère-patrie ne permet plus d'appliquer le régime colonial qui était, en fait, pénible pour le Brésil. Ainsi, aucune Université n'était tolérée, les études ne pouvaient se faire qu'à Coïmbre. Aucune manufacture, aucune imprimerie. Alors le roi Jao 6 qui a succédé à sa mère, crée ces entreprises nécessaires, dont deux Facultés de Droit, une à Recife, l'autre à São Paulo qui devient "ville universitaire".

A la chute de Napoléon, personne ne souhaite retourner au Portugal, surtout pas le roi. Les Cortès menaçant de le destituer, il rentre, en 1821 seulement, laissant à Rio son fils aîné, Don Pedro, comme régent et non pas comme vice-roi, car il a octroyé au Brésil le statut de royaume séparé du Portugal, tous deux sous son autorité, ce n'est pas l'indépendance.

Les Cortès veulent rétablir le régime colonial. On s'en inquiète au Brésil et à São Paulo un groupe de notables dont Eleuterio Prado et ses neveux-beaux-fils rédige une pétition demandant l'indépendance. Antonio 3 part pour Rio la remettre au Régent

Don Pedro, hésite à faire ce qui serait un coup d'état. Il voudrait être sûr d'avoir la population derrière lui. A l'invitation d'Antonio chez qui il va loger, il se rend à São Paulo rencontrer les partisans de l'indépendance. Mais il apprend que les Cortès le somment de rentrer au Portugal, le poste de régent n'a plus sa raison d'être car on revient au régime colonial. Alors il franchit le Rubicon, déclare "je reste" et proclame l'indépendance que son père parvient à faire accepter par les Cortès.

Le Brésil devient un empire ; les personnes rendant des services éminents au pays reçoivent des titres de noblesse, mais viagers, non-héréditaires ; Antonio 3 est fait **baron de Iguape**, du nom d'une petite ville côtière entre Rio et Santos, titre honorifique, n'incluant aucune possession de la ville, peut-être n'y a-t-il jamais mis les pieds.

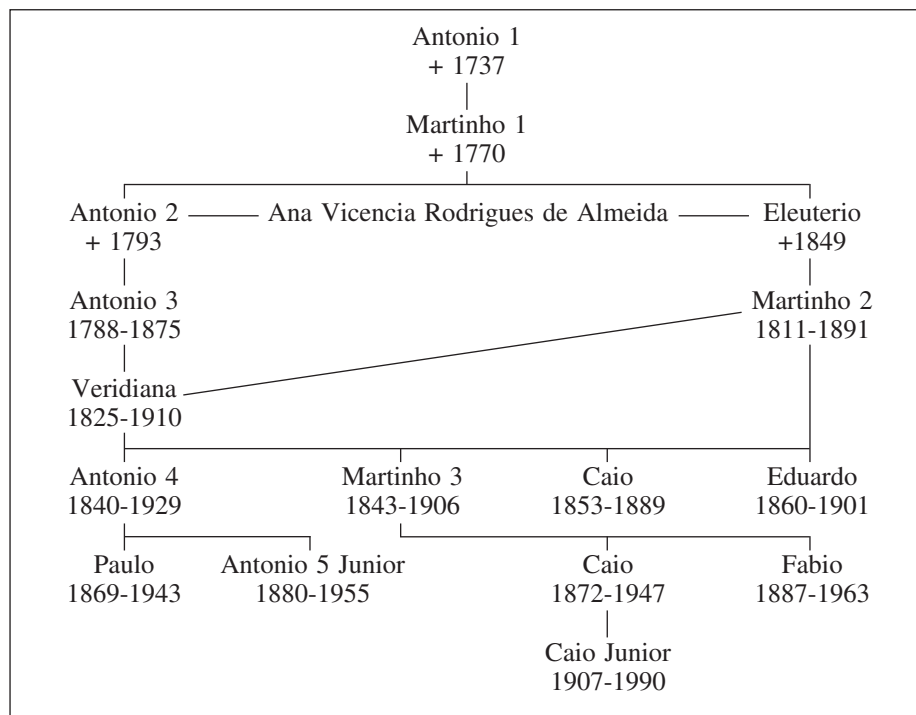
Le baron de Iguape va devenir un personnage important à divers titres. Cela est dû à sa ligne de conduite qu'il transmettra à sa descendance.

D'abord rien ne s'obtient sans travail ; les Prado seront de grands travailleurs surveillant eux-mêmes leurs propriétés ou leur personnel.

Ils ont l'esprit de ce qu'on appelle aujourd'hui "Prospective". Ils sauront voir que le moment est venu de changer le mode de culture ou créer telle entreprise avant que d'autres n'en découvrent la nécessité.

Ils pratiquent une politique familiale, disons "matrimoniale" : les garçons n'épousent qu'une héritière apportant une dot, ou la fille d'un notable. Les filles, il faut les doter, mais cette perte de capital est compensée par leur entrée dans une famille obligatoirement en vue ; il se crée ainsi un réseau d'alliances avec tout ce qui compte dans la société. C'est la "Gens" romaine. En font aussi partie les parrains des enfants soigneusement choisis, comme l'un des trois régents ayant gouverné pendant la minorité du second empereur.

Un moyen de garder la fortune est aussi le mariage au sein de la famille. Sur l'arbre généalogique on peut voir un nombre incroyable d'unions entre cousins germains ou issus de germains ou encore, avec le décalage de générations chez les familles nombreuses, mariage avec la fille d'un cousin germain.



Le baron de Iguape met en pratique ce principe de mariage consanguin. En 1839 il marie sa fille, **Veridiana**, 14 ans, avec son plus jeune frère, **Martinho 2** qui en a 28. Ainsi, Antonio et Martinho demi-frères par leur mère, cousins germains par leur père, sont dès lors beau-père et gendre.

En 1850, le baron devient directeur de la succursale de la Banque du Brésil qui s'ouvre à São Paulo. Il est administrateur du Bureau de Bienfaisance. En 1860, il finance une compagnie théâtrale car il souhaite voir São Paulo devenir une ville ouverte à la culture.

C'est un original qui n'a pas toujours bon caractère. Une fausse rumeur court un jour à travers la ville : il aurait perdu sa fortune. Ce bruit le rend furieux. Il sort de la banque une quantité des plus grosses pièces de monnaie en cours, les fait empiler devant sa porte à la garde d'un serviteur qui répond aux passants étonnés : "le baron souhaite faire prendre un peu d'air à son argent qui étouffe tant il y en a de serré".

Il est mort à São Paulo en 1875 à l'âge, avancé pour l'époque, de 87 ans.

Le baron a donné en 1839 à sa fille Veridiana en cadeau de noces une plantation de sucre, **Campo Alto** près de la petite localité de Mogi Miri au nord de Campinas. Ce n'est pas elle qui va la diriger, mais son mari, Martinho 2. Pendant dix ans, elle ne quittera la propriété que pour aller accoucher à São Paulo ; elle a 15 ans à la naissance de son premier enfant, 35 à celle du huitième : 4 garçons et 4 filles, dont deux mortes en bas âge.

Elle n'est pas satisfaite de son sort. Pourquoi Ana Vicença, qui est à la fois sa grand'mère et sa belle-mère, pouvait-elle gérer ses biens alors qu'elle-même n'a pas son mot dire au sujet de Campo Alto qui lui appartient en propre. Elle obtient de s'installer à São Paulo où il y a une vie de société. Elle y dirige l'éducation des enfants, le père ne quittant que rarement la fazenda.

Martinho 2 abandonne la culture du sucre pour celle du café. Le climat, la nature du sol sur les plateaux de São Paulo en font l'emplacement idéal.

En 1865, il achète une deuxième plantation à Santa Cruz Das Palmeiras proche de la première.

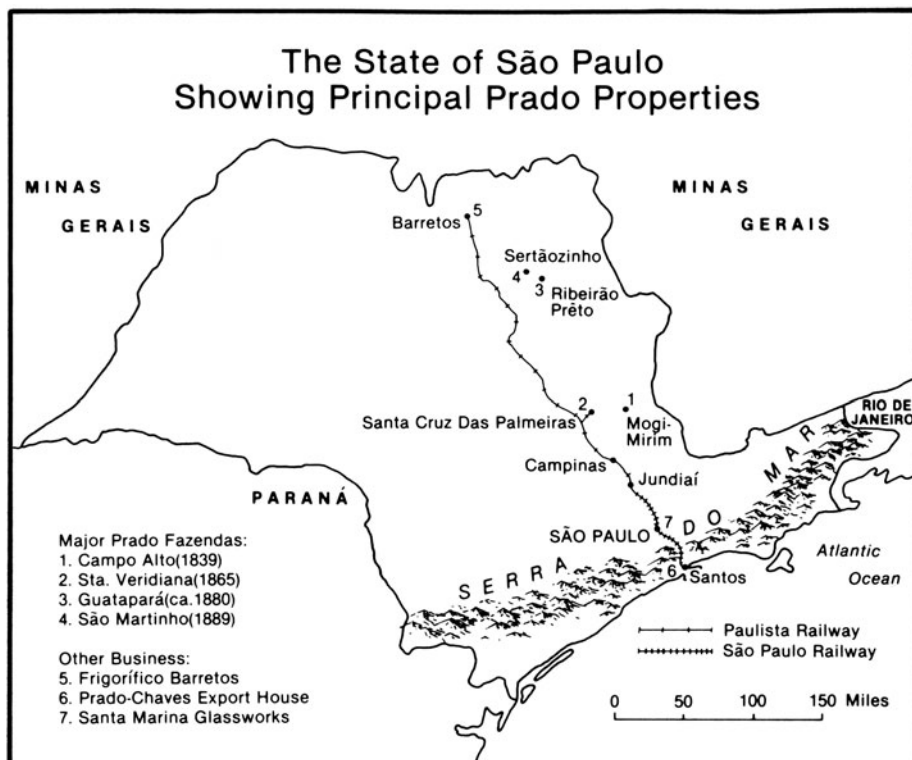
Ces deux propriétés rapportant gros, il est en mesure de prêter à d'autres agriculteurs de quoi fonder les leurs ; les intérêts qu'il perçoit lui sont une nouvelle source de revenus.

Le café récolté, il faut le vendre et l'expédier en Europe où il a beaucoup de succès.

Pendant longtemps, le transport jusqu'à Santos est resté l'archaïque cheminement à dos de mules. Il est temps de faire appel au chemin de fer. En 1867 une société anglaise construit une ligne de Santos à Jundiaí, non sans difficultés techniques dûes à la dénivellation entre Santos et São Paulo. C'est la São Paulo Railway. Les anglais ne veulent pas continuer plus loin, au mécontentement des habitants de Campinas et des propriétaires de terres au-delà du terminus, ce qui est le cas des deux plantations de Martinho.

Alors se crée une deuxième société, brésilienne celle-ci, la **Companhia Paulista de Estradas do Ferro** dont Martinho est un des principaux actionnaires et l'un des premiers directeurs. La ligne ira par étapes jusqu'à Barretos, au nord de la province. Plus tard, la même société créera d'autres lignes à travers le Brésil. Elle

sera pendant un siècle une grosse source de revenus pour la famille Prado dont plusieurs membres en seront successivement directeurs. Jusqu'à ce que, après la seconde Guerre mondiale, elle soit nationalisée ; les actionnaires ne seront indemnisés que 40 ans plus tard et très modestement.



Les relations entre Martinho et Veridiana ne sont pas bonnes, lui vit sur les terres, elle en ville. Une mésentente survient à propos du mariage de leur fille aînée. Plusieurs prétendants, agréés par la mère, sont repoussés par le père et vice-versa, si bien qu'à 30 ans, **Ana Blandina** est toujours célibataire. Lorsque Martinho refuse un nième candidat, Veridiana se fâche et fait un coup d'éclat : elle quitte son mari, ou, plus précisément, le prie de ne plus remettre les pieds au domicile conjugal de la ville. Cela se passe en 1877, elle a 52 ans.

Elle marie sa fille au prétendant de son choix, Antonio Pereira Pinto, diplomate nommé à l'Ambassade du Brésil à Paris, qui, peu après, quitte ce poste pour ouvrir, toujours à Paris, un cabinet d'avocat international. La jeune femme est au bonheur de vivre dans la ville "la plus belle du monde". Devenue veuve, elle y reste, mène une vie mondaine, s'occupe d'œuvres, le Pape lui décerne le titre de Condessa Pereira Pinto. Ses trois filles épousent des aristocrates français. Elle est morte à 92 ans en 1936.

On pourrait croire que la rupture avec son mari, fait exceptionnel, met Veridiana au ban de la société. Pas du tout. On se presse à ses réceptions où elle

organise concerts, soirées dansantes, conférences. Elle achète un terrain où elle fait construire un véritable palais qui aujourd'hui appartient à la Ville de São Paulo et sert de Centre culturel.

Le fils aîné de Veridiana, **Antonio 4** (1840-1929) après des études à la Faculté de Droit, entre en politique. A 22 ans, en 1862, il est élu député provincial. Il démissionne deux ans plus tard pour effectuer un voyage en Europe. Il suit, deux ans de suite des cours à la Faculté de Droit de Paris, d'autres de lettres à la Sorbonne.

De retour au Brésil il aide son père qui achète de nouvelles terres autour de Santa Cruz, 6.000 plants de café y poussent ; en 1868, Antonio reçoit en cadeau de mariage cette fazenda qu'il nomme **Santa Veridiana**. C'est, en importance, la troisième plantation de la province.

Il n'abandonne pas pour autant son goût pour la politique. En 1869 il est élu député du Parti Conservateur à l'Assemblée Provinciale. Plus tard, il y trouvera en face de lui, un nouvel élu, mais du Parti Républicain, son frère, **Martinho 3 Junior**, plus souvent appelé **Martinico**.

Ce Martinico (1843-1906) détonne dans la famille. A sa sortie de la Faculté de Droit, il se déclare agnostique, franc-maçon, républicain, refuse le voyage en Europe que lui propose son père et s'engage comme simple soldat à la guerre du Paraguay. Au retour, en 1870, il collabore avec son père et son frère avec lequel il s'entend bien malgré leurs divergences politiques et aussi leurs modes de vie très différents. Alors qu'Antonio élève sévèrement ses huit enfants, lui, pratique le laxisme complet dans l'éducation de ses douze enfants, six filles et six garçons. En 1887, l'empereur arrive à São Paulo, rend visite à Veridiana entourée de tous ses petits-enfants. Derrière le dos de sa grand'mère, Martinho, 6 ans, avise une coupe de pétales de roses, en prend une poignée et la lance à la figure de l'empereur qui, surpris, demande : "qui est-il, celui-là ?" Veridiana répond : "le fils de Martinico". "Ah, je vois, déjà révolutionnaire comme son père" dit l'empereur en riant.

Révolutionnaire est peut-être exagéré, mais militant républicain, Martinico l'est bien. A son retour de la guerre, il écrivait dans divers journaux des articles engagés, sous le pseudonyme de Rossel (Louis Rossel, officier français passé à la Commune et fusillé par les versaillais).

Le parti républicain existait déjà du temps du premier empereur ; il s'est peu à peu accru, dans ses rangs on trouve les adeptes du positivisme, né du cerveau du philosophe montpellierain Auguste Comte dont on s'explique mal le succès au Brésil, encore important de nos jours.

Agriculteurs ou politiciens (les Prado sont les deux), leur problème dans ce dernier quart du XIX<sup>e</sup> siècle est celui de la main d'œuvre. Celle-ci est fournie par les esclaves, certains nés sur place, d'autres nouvellement arrivés. La traite des noirs est interdite depuis le Congrès européen de Vérone en 1822, mais le Brésil s'y est adonné encore jusqu'en 1851. Quant à l'esclavage à l'intérieur du pays, il dure toujours.

Martinho Prado et ses fils sont adeptes de l'abolir et de faire appel à des travailleurs immigrés, salariés. Martinho installe dix familles d'allemands sur ses terres.

En 1871 se crée une Association d'Aide aux Immigrants dont Antonio est vice-président. En 1886 Martinico se rend en Italie faire une campagne de recrutement. Il a créé deux entreprises agricoles. Une première nommée *Albertina*, du nom de son épouse, et en 1885 : *Guatapara*, de 36.000 acres (environ 15.000 hectares) ; 100 ouvriers rémunérés arrivent pour défricher la terre où sont plantés 500.00 caféiers ; le nombre sera régulièrement accru, il y en aura 2 millions en 1914.

En 1889 Martinho 2 et ses deux fils aînés créent la fazenda de *San Martinho* qui devient la deuxième en importance de tout le Brésil. : 84.000 acres (34.000 hectares) et 3.400.000 caféiers que soignent 800 colons, en majorité italiens. En 1905 il y aura 3 millions et demi de pieds de café.

Antonio devient député à l'Assemblée Nationale, ce qui l'oblige à séjourner à Rio. L'empereur apprécie sa présence et le consulte souvent sur l'épineux problème de l'abolition de l'esclavage. Il est clair que celle-ci ne peut avoir lieu que par étapes.

La première en 1871, dite "loi du ventre libre" donne la liberté à tout enfant né au Brésil.

Martinico, devenu député à l'Assemblée Nationale, y prononce en 1882 un discours enflammé en faveur de l'abolition.

Une deuxième étape en 1886 affranchit les esclaves de plus de 60 ans.

Antonio, alors ministre de l'Agriculture depuis un an, donc responsable des travailleurs agricoles, est amené à jouer un rôle primordial pour la troisième étape, l'abolition complète.

L'empereur est acquis à cette idée, mais, lucide, il craint une trop forte opposition des planteurs. Les adultes, seuls encore esclaves, vieilliront, atteindront l'âge de 60 ans et seront libres, l'esclavage disparaîtra de lui-même.

La princesse héritière Isabelle souhaite une libération immédiate. Elle exerce la régence alors que son père voyage en Europe. Antonio Prado, après avoir été brièvement ministre des Affaires Etrangères, est revenu à l'Agriculture. Lui et d'autres personnalités encouragent la princesse à sauter le pas et sont présents lorsque, le 13 mai 1888, elle écrit de sa main et signe le texte, qui tient en une ligne : "l'esclavage est aboli au Brésil".

A cette époque, São Paulo a 26.000 habitants dont 3.000 esclaves désormais libres.

La "loi dorée" comme on l'appelle est accueillie avec joie ; à son retour l'empereur reçoit un accueil triomphal, la princesse est surnommée "rédemptrice". Mais les principaux planteurs, (pas les Prado, bien sûr) s'estimant spoliés, s'unissent aux républicains pour renverser le régime, détrôner l'empereur qui part en exil avec sa famille. La république est proclamée le 15 novembre 1889.

Antonio est pragmatique. Il ne souhaitait pas la république, mais, puisqu'elle est là, il faut "faire avec" dans l'intérêt du pays. Il se rallie au nouveau régime, conserve son siège de député et son portefeuille de ministre de l'Agriculture.

Pour peu de temps. Les nouveaux dirigeants s'écartent des principes de liberté et égalité pour n'agir qu'à leur propre profit. La devise des "Etats-Unis du Brésil" est "Ordre et Progrès", il n'y a ni l'un ni l'autre avec la nouvelle gestion du pays. Antonio démissionne, passe à l'opposition, Martinico en fait autant. Les dirigeants sont furieux : pour Antonio, qui revient à ses anciennes idées, il n'y a rien

d'étonnant, mais Martinico, républicain convaincu, est un traître. Il faut lui retirer tout rôle important (il a été député à l'Assemblée Constituante en 1890, puis élu à la Chambre des Députés en 1891); et même l'arrêter et lui faire un procès.

Devant ce danger, Martinico emmène sa nombreuse famille en exil. Arrivé à Paris en mars 1892, il s'installe à l'Hotel Bedford, rue de l'Arcade. C'est là que l'empereur est mort un an plus tôt, on peut s'interroger sur ce choix, sentimental peut-être. Il déménage ensuite dans une maison avenue Kléber.

En avril 1893, l'atmosphère en haut lieu s'étant apaisée, retour à São Paulo. Pour Martinico, la politique c'est terminé. Son père est mort deux ans plus tôt, la succession prend la forme d'une nouvelle société : "*Compania Dona Veridiana e filhos*". Veridiana en est présidente, mais c'est Martinico qui gère, outre sa propriété personnelle, Guatapara (il vient de vendre Albertina), la plantation commune, San Martinho, Antonio restant seul propriétaire de Santa Veridiana.

Revenons douze ans en arrière pour suivre les deux derniers fils de Veridiana : **Caio** (1853-1889) et **Eduardo** (1860-1901). Tous deux sont foncièrement monarchistes.

Mère autoritaire, Veridiana décide que Caio doit quitter São Paulo, sinon il restera toujours dans le sillage d'Antonio qu'il admire beaucoup et n'aura pas de personnalité propre. Faisant jouer ses relations, elle obtient pour lui le poste de gouverneur de la province de Alagoas, au nord-est du pays. Il s'y révèle remarquable administrateur ; puis il occupe le même poste encore plus au nord, dans la province de Ceara. Il aurait fait une carrière de "grand commis de l'Etat" s'il n'était mort, en fonction, à 36 ans en 1889, l'année de la chute de l'Empire. Une de ses deux filles, plus tard, en 1911 a fondé le premier couvent de religieuses contemplatives de toute l'Amérique latine, mais pas au Brésil, à Buenos-Aires.

Eduardo, le benjamin, éprouve des sentiments oedipiens à l'égard de la mère possessive qu'est Veridiana. Lorsqu'à la sortie de la Faculté de Droit, elle veut le marier à une petite cousine, il accepte des fiançailles, mais réclame le voyage traditionnel avant le mariage. Son absence dure... 10 ans, l'amène, en Egypte, non pas pour contempler les pyramides mais pour étudier l'œuvre de modernisation de Mehemet Ali à travers le pays. Il est quelque temps attaché à la légation brésilienne à Londres.

Il déteste les Etats-Unis et leurs villes "sales, en désordre". Pour lui, une seule ville compte : Paris Il achète un appartement rue de Rivoli, y aménage une bibliothèque ouverte à toute la société cultivée de la capitale. Il ne se désintéresse pas pour autant des affaires de la famille, faisant le lien entre elle et les relations qu'il a conservées à Londres, dont la banque Rothschild.

Pour l'Exposition internationale de 1889 à Paris (centenaire de la Révolution) il publie "le Brésil en 1889".

La chute de la monarchie le désespère ; par la presse, il suit la politique de la république, la critique sévèrement ; il déchire les journaux afin que son "butler" anglais ne puisse pas les lire, ce qui lui donnerait une trop mauvaise opinion du Brésil.

Sa mère le bombarde de lettres exigeant son retour. Il lui manque tant et sa pauvre fiancée, **Caroline**, se morfond. Elle avait 15 ans lors des fiançailles, elle en a 25 en 1892.



Alors, cette même année, il rentre, non pour faire plaisir à sa mère, mais pour participer à la restauration de la monarchie ce qui est se faire bien des illusions. Il tombe mal, son frère, Martinico, vient de partir pour l'exil, ce n'est pas le moment de s'agiter. Eduardo gagne São Paulo, se marie et trouve une occupation avec la fazenda de **Brejao** qui lui revient en propre dans la succession de son père. Il est un des fondateurs de l'Académie brésilienne.

Le gouvernement se rapproche des Etats-Unis. Eduardo publie en 1893 "*L'illusion américaine*", pamphlet virulent, accusant les dirigeants du Brésil de vouloir adopter la *Doctrine de Monroe*, idée énoncée 60 ans plus tôt en 1823 par James Monroe, Président des Etats-Unis avec son slogan "l'Amérique aux Américains" : l'union de tous les états du continent américain, du Canada à l'Argentine, avec, sous-entendu, l'hégémonie des Etats-Unis. La proposition n'avait guère eu d'adeptes. Eduardo démontre que chaque état n'a aucune affinité avec les autres. Qu'ont de commun le Brésil et l'Argentine ?

Pour employer une expression moderne, ce livre "fait un tabac". Il est commenté dans les salons. Le gouvernement réagit, fait confisquer les exemplaires en librairie. L'auteur est expulsé du pays. La rue de Rivoli et le butler les accueillent, lui et son épouse.

A Paris, Eduardo publie une nouvelle édition du livre qui se vend sous le manteau au Brésil.

De retour en 1894, il reprend les attaques contre le gouvernement par de nombreux articles dans le journal "*le Commerce de São Paulo*", écrits au long des années 1895 à 1897. Le parti monarchiste, pendant cette même période est toléré, mais fin 1897, interdit, ainsi que le journal *Le Commerce* et Eduardo reprend le chemin de l'exil et de son appartement parisien.

A son retour, définitif (coupé de séjours à Paris), il abandonne la lutte.

Il reprend la plume pour des travaux sans danger : la biographie du fondateur de São Paulo, le père jésuite Joseph de Anchieta.

Il meurt de la fièvre jaune en 1901, à l'âge de 41 ans. De son mariage tardif il n'a pas eu d'enfant.

On dresse le catalogue de sa bibliothèque parisienne. Il était abonné à 18 journaux français, 16 anglais, 7 brésiliens, 2 allemands, 2 américains et 1 suisse.

Antonio, quittant la politique n'a plus de raison d'habiter Rio, il se partage désormais entre sa maison de São Paulo et celle qu'il a fait construire à Santa Veridiana. Souvent – une année sur deux – pour éviter la grosse chaleur de l'été, tout le monde va passer Noël à Paris.

Antonio comprend qu'il faut orienter le pays, à côté de l'agriculture, vers d'autres activités nécessaires à son développement.

Vers le commerce. Dès le début des années 1880, il a fondé avec son père la première société brésilienne d'import-export. En 1887, il s'associe avec la famille Chaves (la belle-famille de sa sœur Anesia) pour la développer, sous le nom de **Compania Prado-Chaves** il en prend la direction.

En 1890 il crée la **Banque du Commerce et de l'Industrie** (banque privée).

Vers l'élevage et l'industrie. Au nord de l'Etat de São Paulo, dans les prairies au-delà de la région du café, il crée un élevage. Grâce à la ligne de chemin de fer, les peaux des animaux sont acheminées jusqu'aux environs de São Paulo où il fonde une tannerie. Mais comment transporter la viande quand il fait si chaud ? Antonio va en Europe étudier le problème de réfrigération, en 1910, il crée à **Barreto** une usine de froid. Même pendant la guerre on enverra de la viande en Europe, 11 tonnes pour la seule année 1916. Plus tard lorsqu'il y aura concurrence de l'Argentine et de l'Uruguay, cette affaire sera vendue.

Les allemands immigrés fabriquent de la bière, mais ne la vendent qu'en tonneaux, faute de pouvoir se procurer des bouteilles. Antonio et un parent créent en 1895 une usine de bouteilles, **Santa Marina**. Les souffleurs de verre français et italiens recrutés produisent 8.000 bouteilles par jour. Après 1920, grâce à un nouvel équipement, la production passe à 140.000 bouteilles par jour.

L'essor de toutes ces affaires a été possible grâce à la politique d'immigration dont les frères Prado sont les principaux promoteurs. En 1905 la famille emploie 2.800 immigrants auxquels Antonio se préoccupe de donner des conditions de vie convenables ; il aide aussi ceux installés ailleurs au Brésil. Les allemands sont nombreux dans l'état de Santa Catarina, les italiens dans le Rio Grande do Sul, se rassemblant dans des villages auxquels ils donnent les noms de villes italiennes qu'ils changent un peu plus tard pour honorer des personnages brésiliens : *Nouvelle Venise* devient *Caixa* (c'est le vainqueur de la guerre du Paraguay, seul duc de tout l'Empire) ; *Nouvelle Rome* devient *Antonio Prado*.

Antonio doit quand même faire face aux problèmes de tout chef d'entreprise. Ainsi, en 1906, il est, à Santa Veridiana aux prises avec une grève des ouvriers italiens et ne peut se rendre à São Paulo pour les obsèques de son frère Martinico. Celui-ci, victime d'une attaque, vivait au ralenti depuis dix ans, son fils **Plinio** gérait les propriétés à sa place.

Si le nom d'Antonio reste aujourd'hui dans la mémoire des brésiliens, c'est encore pour une autre activité qu'il a menée : il a été maire de São Paulo pour trois mandats de quatre ans, de 1898 à 1912. Un grand maire, qui se voulait apolitique. D'une cité moyenne bien tranquille, il a fait une capitale, la population a été multipliée par quatre.

Sa première tâche a été de paver les rues, les élargir, les border d'arbres. Il crée des jardins publics, des places dont l'imposante Place de la République, le quartier résidentiel d'Higienopolis.

Il construit divers monuments comme le nouveau marché et le théâtre municipal. En 1900 il inaugure la première ligne de trolley électrique.

Conscient de ses devoirs, il oblige son fils Luiz à vendre sa briqueterie qui trouve sa matière première dans les sablonnières municipales, au motif qu'il ne doit pas y avoir de relations commerciales entre la famille du maire et la Ville.

Sa mère, Veridiana, le suit de près, Elle a perdu ses trois autres fils, son aîné lui fait honneur. Elle reste active, recevant dans sa belle maison, voyageant. Elle fait encore après ses 70 ans trois longs séjours chez sa fille à Paris. A sa mort, en 1910, à 85 ans, elle laisse la quotité disponible de sa fortune à des œuvres, à des jeunes

filles méritantes, à sa dame de compagnie et à sa belle-fille Caroline, la veuve d'Eduardo, fidèle à son objectif : une femme doit avoir une fortune propre dont elle puisse disposer seule.

Antonio a alors 70 ans, l'âge de réduire ses activités, il ne se représente pas à la mairie en 1912, mais garde encore longtemps la présidence des diverses sociétés familiales, chemins de fer, banque, export-import qu'il n'est pas pressé de laisser à ses fils et neveux . Il reste le pater familias autoritaire. Il ne les lâche, les unes après les autres qu'à partir de 1920 lorsqu'il atteint ses 80 ans.

En 1928, les riches planteurs, les "rois du café", ceux qui refusaient l'abolition de l'esclavage, sont opposés à tout modernisme. Il sont très conservateurs au sein d'un parti qui, pourtant, a le nom de *Parti Républicain*. Alors, en opposition, se crée le *Parti Démocrate* dont les enfants et neveux d'Antonio sont parmi les promoteurs. Antonio en prend la présidence (peut-être honorifique plutôt qu'active). Il meurt l'année suivante, 1929, à 89 ans, une grande place à São Paulo porte son nom.

La sixième génération née sur le sol brésilien, petits-enfants de Veridiana, est à l'âge adulte au début du XX<sup>e</sup> siècle. Des huit enfants d'Antonio, nous pouvons retenir :

**Luiz**, que son père a obligé de vendre son affaire en relation avec la Ville, mais a trouvé d'autres occupations. C'est lui qui, en 1972, à 87 ans a reçu à Santa Veridiana le jeune étudiant américain enquêtant pour sa thèse sur la famille.

**Antonio 5 Junior** mène d'abord une vie de play boy. Au volant de sa Panhard jaune, il parcourt la moitié de l'Europe en 22 jours ; il est le premier à faire en auto le trajet São Paulo-Rio. Il accompagne son ami l'aviateur Santos Dumont dans ses essais aériens. Plus tard, il a été député, maire de Rio et directeur de la Compagnie de chemins de fer.

La crise mondiale entraîne en 1930 de grands remous politiques au Brésil et le coup d'Etat de Getulio Vargas et l'extrême droite qui s'emparent du pouvoir. C'est la "Deuxième République". Antonio Junior représentait l'opposition, il est exilé en 1931, à Paris, bien sûr.

Son œuvre a été appréciée, à Rio son nom a été donné à une rue, à un Lycée d'Etat, à un stade de volley-ball, à une école de tourisme ; il y a aussi une rue à son nom à Jundiai, premier lieu d'implantation de la dynastie.

Sa sœur **Nazaree**, milite pour l'émancipation de la femme, ce qui n'est pas apprécié par la famille. C'est pourtant elle qui s'occupera de son père veuf et âgé dont elle écrira la biographie

Le fils aîné, **Paulo**, sortant de la Faculté de Droit à 20 ans en 1889 rejoint rue de Rivoli son oncle Eduardo qui n'a que neuf ans de plus que lui. Tous deux collaborent à l'agence européenne du *Jornal do Comercio*. Passionné d'art, Paulo passe des journées entières au Louvre. Il ne se presse guère de rentrer au Brésil ; tel Eduardo plus tôt, il vagabonde, mène la vie d'un jeune nanti à la *Belle Epoque*.

Au retour, il entre dans les affaires familiales, se lance aussi dans le journalisme ; avec d'autres intellectuels, il fonde en 1916 la *Revista do Brasil*, journal consacré à une analyse critique du Brésil des affaires. En 1922, il est le principal organisateur de la Semaine d'Art Moderne consacrée à la présentation de jeunes artistes et écrivains : le compositeur Villa-Lobos, l'architecte Oscar Niemeyer etc.

Dans une série d'articles intitulés *O momento*, Paulo critique tout à la fois politiciens, fazendeiros, nouveaux venus enrichis, écrivains de toutes origines qui versifient dans une langue étrangère : le portugais du Portugal.

Il publie deux livres : en 1925 : *Paulistica : historia de São Paulo* et en 1928 *Retrato do Brasil : ensaio sobre a tristeza brasileira*. Ces deux œuvres veulent démontrer que le Brésil n'a jamais su se libérer de l'influence étrangère : celle du Portugal à l'époque coloniale, celle de l'Europe ensuite (Paulo confesse avoir, dans sa jeunesse, été trop admiratif des intellectuels français et allemands) et désormais celle des Etats-Unis.

Là, il rejoint ce qu'exprimait son oncle Eduardo dans *L'Illusion américaine*. Les deux livres, de l'oncle et du neveu, sont considérés comme le fondement de la pensée politique brésilienne "pure", éloignée de toute influence étrangère.

Les enfants de Martinico :

Les six filles ont fait de beaux mariages. L'une d'elles est entrée dans la famille Alvares de Lima, au sommet de l'échelle sociale au Brésil : c'est celle du duc de Caxias.

Avec les six garçons, la sociologie familiale change : fini le travail au sein de la tribu ; les uns sont indépendants : l'un dirige une chaîne d'hôtels, un autre une exploitation d'agrumes. Certains deviennent "gendre entrant" dans l'affaire de leurs belles familles respectives comme une papeterie qui produit la moitié de tout le papier fabriqué au Brésil (elle existe encore).

**Fabio**, 11<sup>ème</sup> enfant, épouse la fille d'un immigrant italien ayant acquis une grande fortune en créant une importante entreprise de tissage.

Fabio a obtenu un diplôme d'ingénieur à l'Université de Liège utile pour la gestion de cette affaire. Il s'intéresse aussi à la vie culturelle de São Paulo. Il se joint à d'autres personnalités pour décider, en 1934, la création d'une Université. A la Faculté de Droit, vieille de 120 ans, on adjoint une Faculté de Philosophie, Lettres et Sciences Humaines. Pour sa première année d'existence, on invite des professeurs français : Claude Levi-Strauss qui prolonge son séjour par le voyage d'où sortira le célèbre *Tristes tropiques* ; le géographe Pierre Monbeig ; Fernand Braudel, René Courtin, professeur à la Faculté de Droit de Montpellier, plus tard un des fondateurs du journal *Le Monde*. Fabio Prado les reçoit, il vient d'être élu maire de São Paulo. Il consacre son mandat à l'action culturelle, mais aussi à l'urbanisme. On lui doit la construction de ponts reliant les deux parties de la ville.

Le gouvernement Vargas s'oriente vers une dictature, trop inspirée de celle qui sévit en Allemagne. Ainsi les juifs fuyant le régime nazi sont interdits de séjour au Brésil. Redoutant une ingérence déplaisante du pouvoir sur la gestion des maires, Fabio ne se représente pas en 1938.

Sans enfant, Fabio et son épouse italienne ont légué à la ville leur maison et leur collection de tableaux, c'est un beau musée.

**Plinio** a ouvert la voie des études aux Etats-Unis qui deviennent la formation incontournable des jeunes. Il est diplômé de Harvard. Il administre avec son cousin Paulo la maison Prado-Chaves ; seul des six fils, il reste attaché à la culture du café, dirigeant la fazenda de San Martinho depuis la maladie, puis la mort de son père.

**Caio**, le fils aîné, premier de la famille à exercer une profession libérale, est avocat. Il acquiert un grand renom.

Heureux dans sa vie professionnelle, il l'a été moins dans sa vie familiale. Ses enfants lui ont causé bien du souci. L'aîné est mort à 38 ans, laissant trois jeunes enfants. Le dernier est peintre et photographe. Son tempérament d'artiste l'éloigne de son père, ils n'ont guère de points communs

La fille, **Ana Iolanda**, se conduit d'abord conformément aux règles de vie familiales, elle épouse un cousin germain, fils d'une des sœurs de son père, puis elle divorce, se remarie, second divorce, troisième mariage. Telle sa cousine Nazaree, elle milite pour la libération de la femme, son père ne la comprend pas. Elle est trop en avance sur son temps.

Le troisième des quatre enfants est celui par qui le scandale arrive, le mouton noir aux yeux de certains membres de la famille, le désespoir de son père, et maintenant une gloire du Brésil : **Caio Prado Junior**.

Né le 11 février 1907, il fait ses études secondaires au collège Saint Louis dirigé par des Jésuites, la plupart français, et qui donnent leurs cours en français. Puis, la Faculté de Droit. Il milite à 21 ans en 1928, au Parti Démocrate soutenu par le vieil Antonio.

Après le coup d'Etat qui instaure la Deuxième République, Caio Junior, 23 ans, déjà père de famille, s'oriente complètement à gauche, dès 1931, il s'inscrit au Parti Communiste, traduit (à partir de l'édition en français) le *Traité du matérialisme historique* de Boukharine . En 1933 il publie sa première œuvre : *L'Evolution politique du Brésil*. La même année il se rend en U.R.S.S. et, au retour, publie *U.R.S.S, un nouveau monde*.

A l'Université qui s'ouvre en 1934, il suit les cours de Fernand Braudel, devient l'un des fondateurs de *l'Association des Géographes du Brésil* et l'un des principaux rédacteurs de la revue *Geografia*.

En 1935, en opposition à la politique Vargas, se crée *l'Alliance Nationale de Libération* (ALN). Caio Junior assume la vice-présidence pour l'Etat de São Paulo. Ce mouvement suscite la suspicion du gouvernement. Début 1936, Caio Junior et quelques autres "agitateurs" sont emprisonnés. Ils peuvent se réunir dans la cour de la prison et là, négligence ou connivence de la part des gardiens, ils creusent un tunnel d'où ils pourront s'évader ; quelques jours avant celui prévu pour l'évasion, Caio Junior tombe gravement malade, est transféré à Rio dans une prison pourvue d'un hôpital. Guéri, il est libéré, mais doit s'exiler.

La vie à Paris lui convient parfaitement, 1937, c'est le Front populaire, il se fait vite des amis, s'inscrit au Parti Communiste Français, retourne en U.R.S.S.

Son père était très affecté, lui avocat de renom, d'avoir un fils incarcéré. Il s'inquiétait pour ses petits- enfants, 7 et 8 ans, qu'on emmenait voir leur père à la prison. Il fait parvenir des subsides à l'exilé. Sait-il que celui-ci en envoie une partie aux républicains espagnols ?

Caio Junior rentre au Brésil en septembre 1939. Les années qui suivent se passent tranquillement sur le plan politique. Mais pas sur le plan privé. Sa femme ne l'a pas suivi à Paris, la longue séparation aboutit à un divorce. Nouveau mariage, en 1945 naît un troisième enfant, et puis deuxième divorce, troisième mariage ; celui-ci durera, s'il n'y a pas d'enfant, il y a entente complète pour les idées. Tous les livres publiés depuis sont dédiés "à Nena, mon épouse et compagne de travail".

Dans ses écrits, Caio Junior est historien et économiste ; il publie en 1942 *Formation du Brésil contemporain*, en 1945 *Histoire économique du Brésil* plus tard *Ebauche des fondements de la théorie économique* et d'autres titres.

Au lendemain de la guerre et jusqu'en 1964 le Brésil connaît 20 ans d'instabilité politique, la gauche et la droite alternant continuellement, Caio Junior est donc tantôt bien tantôt mal vu du régime.

En 1954 il pose sa candidature à la chaire d'Economie politique à la Faculté de Droit, avec une thèse intitulée *Directives pour une politique économique brésilienne*. Cette candidature est écartée en raison de ses opinions.

En 1955 il lance la *Revista Brasiliense* dont l'objectif est de débattre des problèmes économiques, sociaux et politiques. Il y écrit régulièrement. Il crée aussi une maison d'édition *Editora Brasiliense* qui publie les œuvres d'auteurs engagés à gauche.

En 1966 il publie *La révolution brésilienne* qui connaît un grand succès, il est élu à l'*Union des Ecrivains brésiliens*. Dans son discours de réception, le 28 mars 1967, il exprime clairement ses divergences avec la politique du gouvernement.

La dictature militaire s'est imposée en 1964. En 1969 le Tribunal militaire lance un mandat d'arrêt contre Caio Junior pour "incitation à la guerre et activités subversives contre l'ordre politico-social". Il s'enfuit au Chili, mais revient rapidement se présenter aux autorités. Il est condamné à quatre ans de prison. C'est là qu'il apprend la mort, à 25 ans, de son plus jeune fils, Roberto.

Un comité de soutien se forme, mais pas au Brésil, en France. Un avocat parisien en prend la tête, rapidement près de 300 signatures sont recueillies, personnages politiques, écrivains, amis conservés depuis ses années d'exil.

Prise en compte de ce mouvement, ou autre raison, Caio Junior est grâcié au bout d'un an. Malgré le régime carcéral dur, il a pu recevoir des livres et de quoi écrire. Il a rédigé deux ouvrages publiés après sa sortie en 1971 : *le Structuralisme de Levi-Strauss* et *le Marxisme de Louis Althusser*.

Pendant les quinze années qui suivent, Caio Junior se tient tranquille. Le gouvernement a fait fermer sa maison d'édition, supprimer les revues "tendancieuses". Et puis, en 1985, la situation s'améliore, la liberté d'opinion est restaurée. L'Université de São Paulo organise du 26 au 28 mai 1988 les *Journées de Sciences Sociales dédiées à Caio Prado Junior*.

Il meurt deux ans plus tard, le 23 novembre 1990, à l'âge de 83 ans.

Après les longues années de dictature d'extrême droite, le Brésil vit "à gauche". Caio Junior prend figure de héros national. Sa maison d'édition est rouverte sous la direction de sa fille Ana Iolanda. En 2006, celle-ci (à 77 ans) raconte sur Internet la vie de son père.

En 2007, diverses manifestations ont lieu pour le centenaire de sa naissance.

Aujourd'hui, il n'est pas une ville, pas un village au Brésil qui n'ait une rue à son nom lequel est aussi donné, comme on peut le voir sur Internet, à un hôpital, une école, un hôtel, un cinéma ou... un cheval de course !

Le clan familial, la Gens, a disparu ; chacun vit de son côté. La Compagnie de chemins de fer nationalisée, la maison d'exportation fermée. Les descendants d'Antonio, le maire, gèrent toujours la fabrique de bouteilles, aujourd'hui "Santa Marina – Saint Gobain."

San Marthino, dont les 36 petits-enfants de Veridiana se partageaient l'héritage, a été vendue en 1950. On y cultive, non plus du café mais du sucre, culture intensive car destinée surtout à l'industrie. En 1999 a été construite une usine d'éthanol (surnommé biodiesel) carburant qui devient très utilisé dans le pays. Au centre de l'immense territoire qu'était la fazenda (huit fois la superficie de Paris), a vu le jour en 1959 à 350 km de São Paulo une ville nouvelle qui en 2007 a atteint 15.160 habitants . Cette ville a reçu le nom de *Pradopolis*.

#### NOTE

(1) Merci au professeur Levi d'avoir autorisé la reproduction de la carte des possessions de la famille Prado.

#### BIBLIOGRAPHIE

- ENDERS (Armelle) – Histoire du Brésil contemporain.- Paris : Editions complexe, 1997 (Questions au XX<sup>e</sup> siècle). 288 p.
- In Memoriam, Martinho Prado Junior, 1843-1943 (ouvrage collectif).- São Paulo : Elvino Pocaï, 1944.
- LEVI (Darrell E.) The Prados of São Paulo, Brazil. An elite family and social change, 1840-1930. – Athens, The University of Georgia Press, 1987, 284 p. (Revision of thesis Ph.D. Yale University, 1974).
- PRADO (Caio Junior) – Historia economica do Brasil.- 4<sup>o</sup> edição.-São Paulo, Editora Brasiliense, 1956., 349 p.
- PRADO (Eduardo) A illusao Americana. 4<sup>o</sup> edição revista...-São Paulo, Livraria e officinas magalhaes, 1917;- 264 p.